

PHILIPPE RENONÇAY

LE DÉFAUT
DU CIEL

roman

Libretto

L'AUTEUR A BÉNÉFICIÉ, POUR LA RÉDACTION DE CET OUVRAGE,
DU SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

© Libella, Paris, 2012.

I.S.B.N. : 978-2-36914-088-7

Né en 1960, Philippe Renonçay est l'auteur de *Violet permanent* (Éditions Calmann-Lévy), *La Mécanique de la rupture* (Éditions Denoël), *Dans la ville basse* et *Le Cœur de la lutte* publiés par les Éditions Climats. Il vit à Paris.

À Flaminia
À Ticiano

*Hélas, demain, demain, demain, demain
Se faufile à pas de souris de jour en jour
Jusqu'aux derniers échos de la mémoire,
Et tous nos « hiers » n'ont fait qu'éclairer les fous
Sur le chemin de l'ultime poussière.*

WILLIAM SHAKESPEARE, *Macbeth*

*Je découvris cette conjecture d'une façon
presque magique dans le traité De omnipotentia
de Pier Damiani... Pier Damian soutient, contre
Aristote... que Dieu peut faire en sorte que ne soit
pas ce qui une fois a été. Je lus ces vieilles discus-
sions théologiques et commençai à comprendre la
tragique histoire de don Pedro Damian.*

JORGE LUIS BORGES, *L'Aleph*

C'est à cet instant que j'ai saisi que les événements prenaient des détours de plus en plus préoccupants, quand je me suis réveillé au milieu de la nuit, et que j'ai vu le visage de Thomas Heller au pied du lit qui me fixait telle une figure de Jugement dernier.

– Je suis content que tu sois là, même si tu m'as trahi... Parce que, malgré toutes tes excuses, tu sais que tu m'as trahi en te lançant à ma poursuite et en fouillant ainsi dans ma vie...

Et moi ébahi, ne trouvant pas mes mots, tandis que l'ombre fantomatique de Thomas se dissipait, retournait à son monde de chimères et que je luttais pour le retenir, lui dire qu'il se trompait, que j'essayais simplement d'apaiser la détresse de ceux qui s'inquiétaient de sa disparition.

– Juste une parenthèse de quelques jours pour te retrouver, comme ces faux-semblants que nous aimions tant, ces jeux de piste infinis.

Mais qui cette fois s'étaient de plus en plus compliqués, en particulier à cause de lui et de ce vieux militaire qui avait été torturé à mort dans l'appartement mitoyen du sien, ce mort auquel il s'était attaché comme s'il était un compagnon ou un ami ou une fiancée ou autre chose de plus intime encore. La chambre vide maintenant mais qui préservait un reste d'aura, comme une vapeur d'où s'exhalait le souvenir...

Thomas Heller tel que je l'ai connu la première fois à l'École des beaux-arts devant les résultats du concours, avec cette manière affranchie qui m'avait tant impressionné, cette allure de celui qui sait qu'il n'aura jamais besoin de travailler, que les contraintes qui inquiétaient les autres ne le concerneraient pas car son père avait su avec habileté se réserver un appartement dans chaque immeuble qu'il construisait, même s'il préférerait ne pas en parler, comme si le fait que la fortune de sa famille fût si récente l'embarrassait, devenait même un signe d'indignité. Thomas Heller finalement déçu par ses résultats et redoutant plus que tout de ne pas être à la hauteur, le téléphone sonnait dans le couloir de l'école avec la voix de sa mère à l'autre bout. *Mon chéri, mon chéri*. Et lui qui éclatait de rire, forçait son timbre pour couvrir sa voix à elle, belle tonalité enveloppante. *Mon chéri, tu ne m'as pas appelée aujourd'hui, et tu sais bien que quand tu ne m'appelles pas je...* Thomas qui riait de plus en plus, comme si quelqu'un pouvait l'entendre, comme si la voix de sa mère pouvait se mettre à résonner dans tout l'édifice et qu'il devait en couvrir l'apparition furieuse et impudique.

Oui, cette voix de femme, exactement identique, qui n'avait pas pris une ride, insensible au temps qui passe, que rien ne semblait jamais atteindre, déloger de ce cocon dans lequel elle s'était lovée dès l'origine, et à partir duquel elle ne cessait de parler, d'exiger, avec la même douceur intransigeante de l'amour et qui ressurgissait des années plus tard, mais non plus adressée à son fils cette fois mais à moi, il y a quelques semaines, au milieu d'un comité de rédaction orageux.

« Il faudrait que je te rencontre, Clovis. Au plus vite ! »

Vaste maison en fouillis dans une allée privée aux abords du parc Monceau, comme le jardin laissé à lui-même avec

son chêne qui vient jusqu'aux fenêtres et dévore la lumière à pleines feuilles.

– Mon mari m'avait promis d'être là. Il sera en retard – la main un peu gracile agite ses doigts aux ongles incarnats, puis indique un bout de canapé. Non qu'il se préoccupe de mes lubies, mais cette fois, c'est beaucoup plus sérieux...

Les croisées à l'arrière ouvrent sur une cour d'école désaffectée, mais que je me rappelais avoir connue tapageuse au point de ne plus nous entendre certains après-midi où le désœuvrement nous conduisait entre ses murs, la mère cloîtrée dans le bureau du dernier étage à encadrer une des sanguines de son fils achetées par goût ou par ambition spéculative. Et les cris de Thomas au-dessus du tumulte : *L'art n'est pas là pour révéler le monde, mais pour le changer de fond en comble!* Tout en s'observant dans le miroir de l'entrée, comme si à ce moment où nous étions tous persuadés de l'évidence de cette affirmation, il l'avait déjà abandonnée, et peut-être précisément parce qu'il y avait cru bien plus que nous, avec plus de force, de naïveté et d'exaspération malheureuse.

– Mais quand il s'agit de Thomas... Je m'éparpille! Il me le reproche souvent. Pourtant je suis sa mère, je l'ai porté comme un morceau... Tu n'as pas entendu un bruit de porte? Voilà. Je meuble... et je finis par dire n'importe quoi. Mais tu dois déjà le savoir. Mon fils a dû te raconter tant de choses sur moi durant ces années. Il a raison, je devrais le laisser, ne pas être derrière lui toujours, mais je n'y arrive pas, c'est une sorte de maladie, j'imagine mille choses définitives, et quand il est là, c'est comme si nous n'avions rien à nous dire.

Et moi n'osant pas lui révéler que Thomas ne m'avait jamais rien rapporté à son propos, que certaines de ses formulations pouvaient même laisser songer qu'elle vivait au loin ou était malade ou morte, de toute façon indéfiniment

indisponible, et que par ailleurs je m'étais éloigné de son fils et lassé de nos amis, à tout le moins de ceux que nous avions dans ce temps-là et qui m'apportaient cette désinvolture que je n'avais plus rencontrée depuis.

Et elle, comme si elle lisait dans mes pensées :

– Je sais bien que vous ne vous voyez plus guère... Mais tu lui manques. Et je suis sûr que pour toi c'est pareil... D'ailleurs tu es venu aussitôt – son regard se fige, puis elle ferme les paupières une seconde. Je t'en ai voulu de cette proximité avec Thomas... C'était comme si je n'existais plus.

Elle hoche la tête un peu au hasard, se remet à sourire, dit que lorsque nous étions ensemble au moins elle parvenait à savoir ce qu'il faisait, qu'elle avait confiance en moi.

– Tu as vu son premier court-métrage? Ça n'allait nulle part. Et quant au suivant... Tu sais qu'il n'a jamais voulu me le montrer. Et maintenant?

– Le cinéma demande du temps.

– Mon Dieu, c'est effrayant combien tu lui ressembles. Tu joues sur les mots de la même façon... pour dissimuler. Je t'ai appelé pour ça, car tu montreras plus de facilité à penser comme lui, à comprendre. À moins que je divague, que j' imagine des ressemblances... Comment sait-on que l'on devient fou? Il y a toujours une partie qui reste intacte, non? Intouchée? Qui demeure coûte que coûte. Une partie qui sait. Moi, c'est aux dents que je reconnais la folie. Les dents s'altèrent toujours, se gâtent, deviennent noires, j'ai observé ce phénomène. Avec ma mère, et la mère de ma mère avant et... Alors je les lave sans arrêt, jusqu'à ce que les gencives saignent. Quand il était petit, je frottais celles de Thomas des dizaines de fois par jour.

Posées sur les genoux, ses mains laissent apparaître l'imperfection du vernis, appliqué trop rapidement, qui déborde sur la chair.

– Est-ce que je t’ai remercié d’être venu si vite? J’ai lu tes articles. Celui sur le Mondial de football de 1978 m’a beaucoup plu, pourtant je n’entends rien à ce sport. Remarque, tout le monde s’en moque un peu aujourd’hui.

J’esquisse un sourire, juste le temps de préciser qu’il s’agissait d’une enquête sur la coopération secrète entre divers dictateurs en vue d’assassiner leurs opposants et non...

– Cet aspect m’a moins marquée. Sans doute en raison de la violence. Je n’ai pas lu ton dernier article pour cette raison. J’espère que le prochain sera plus... apaisé.

Mes doigts se mettent à heurter l’accoudoir comme si une mélodie discordante s’était invitée dans la pièce. J’hésite à lui dire que ma dernière enquête a été un peu plus difficile. Mes mains se posent l’une sur l’autre.

– J’ai décidé de prendre un peu de repos.

Je prononce juste ces mots du ton le plus insignifiant, en songeant que le terme de repli eût été mieux approprié.

Elle acquiesce, affirme qu’elle comprend, que parfois on s’engage trop loin, jusqu’à se mettre en danger, à mettre en péril sa santé puis son esprit, c’est-à-dire ce qui nous fait nous-même, et non un autre ou personne.

– Ah te voilà! Je parlais à Clovis de ses articles.

Le père enfin, qui me murmure un compliment et m’avoue suivre avec beaucoup d’attention mon travail, avant de s’asseoir près de sa femme – plus petit que dans mon souvenir, presque chauve, vêtu d’un costume gris de belle facture bien que d’une coupe trop épaulée, le regard froid, mais des gestes affables, presque doux, une chevalière d’université américaine au doigt, pas du tout le portrait de son fils.

– Je pense que mon épouse a commencé à t’expliquer.

Ses yeux se posent sur moi et ne me lâcheront plus jusqu’à la fin, comme si cette rencontre avait été préparée

dans les moindres détails, jusqu'à son retard à lui, cette attente feinte de son arrivée, car le père était dans la maison depuis le début, à écouter, guetter l'heure d'entrer en scène à son tour.

– Sans doute as-tu lu ce fait divers dans les journaux, il y a six mois, une affaire écœurante.

Puis le père continue, d'une voix égale, comme on raconte une histoire scandaleuse et impersonnelle, l'assassinat tragique d'un vieil homme, Pierre Damian, torturé toute une nuit dans une chambre de bonne, mitoyenne de l'appartement de son fils.

– Au début j'ai pensé que Thomas s'était intéressé à ce drame par désœuvrement, dit-il un peu plus fort. Puis j'en suis venu à me dire qu'il s'agissait d'autre chose.

Maintenant il s'agite, évoque les sévices, à *un pas*, répète cette expression deux ou trois fois, comme si ce détail le gênait, l'empêchait d'achever son récit. Il affirme que c'est cette surdité que Thomas n'a pas acceptée, qu'elle s'est mise à le tarauder comme un mal. Pourquoi n'avait-il rien entendu alors qu'on torturait son voisin juste derrière le mur de sa propre chambre? D'un coup le père bifurque, s'échappe de cette scène qui s'est mise à tourner sur elle-même et dans laquelle il devine que son fils s'est enfermé. Il renoue son fil. Thomas qui sympathise avec le policier en charge de l'affaire et l'accompagne sous prétexte d'un reportage. L'exaltation des premiers temps puis l'essoufflement. L'inspecteur contraint de s'atteler à d'autres affaires et Thomas qui continue seul, se met à fouiller dans l'existence de la victime, tente de la faire revivre au-delà des lignes du dossier de police, persuadé que les assassins s'y dissimulent, qu'on ne s'acharne pas ainsi sur un individu que l'on ne connaît pas. Mais Thomas ne découvre rien que la carrière anonyme d'un fonctionnaire municipal, et moins encore ensuite, hors quelques exercices au matin, avant de

remonter chez soi, dans une chambre fruste et attendre, ou peut-être pas même attendre, mais juste fixer devant soi le mur vide. Alors Thomas s'acharne et ce néant, au lieu de le rebuter, le fascine au point de demeurer des heures dans la chambre du mort – qu'il a achetée sous prétexte d'agrandir son appartement et restaurée à l'identique, puis figée dans le temps comme le cabinet silencieux d'un musée insolite.

Un soir Thomas Heller sort, mais il cesse de parler du vieil homme, brusquement, comme une flamme que l'on souffle. Ses amis ne le questionnent pas, tous estiment que l'histoire a trop duré. Au vrai Thomas a fini par découvrir une piste : un nom, derrière celui de Pierre Damian, comme l'autre face d'une même pièce. Car Pierre Damian n'a pas toujours existé, ou du moins sa vie est-elle demeurée évanescence jusqu'au 15 mai 1958, date de son contrat d'embauche à la Ville de Paris comme gardien de square. Avec cette signature au bas d'une page, Pierre Damian prend corps soudain ; avant il n'est rien ; il ne possède pas d'enfance, pas d'histoire, il est juste une date sur un registre de naissance de mairie. Avant, c'est l'autre qui existe, qui possède un passé, des parents, une adolescence et un début de vie adulte, cet autre se nomme Roland Sastre. Ils sont nés le même jour, le 18 mai 1928. Quand l'un surgit, l'autre disparaît, telles deux créatures contraires qu'un sortilège empêche d'occuper en même temps la surface de la Terre. Les faits sont ainsi. Du moins Thomas Heller les a-t-il imaginés de la sorte pour pallier les manques et les invraisemblances. Les documents qu'il a accumulés lui donnent raison.

Parfois Thomas s'absente pour le week-end et remonte le temps, la jeunesse de Pierre Damian, c'est-à-dire de Roland Sastre, à Paris, près du faubourg Saint-Antoine, où son père possédait un atelier de marqueterie, l'odeur du bois et de la colle de nerf qu'il imagine en furetant chez les derniers artisans du quartier, les pas dans la Résistance, les cigarettes de trèfle

séché, le goût du rutabaga, les vertiges de la Libération et la suspicion, l'ivresse sombre de l'épuration, l'École militaire interarmes alors implantée au bout de la lande bretonne, et la guerre, l'autre, qui n'a pas encore de nom, en Indochine.

Encore un moment le père parle en jetant des regards à sa femme, dont les lèvres répètent ses mots à lui.

– Thomas s'est rendu au Vietnam à la poursuite de je ne sais quelles ombres. Puis il est revenu, il y a environ un mois, et n'a plus donné de nouvelles. Il a...

Tout autour, des sanguines mal encadrées constellent le mur.

– ... disparu.

Je me redresse, recule au fond du canapé d'un mouvement machinal.

– Accepterais-tu de le rechercher pour nous? Tu es journaliste d'investigation. Tu sais enquêter. Tu possèdes un vrai talent pour débrouiller les faits, faire parler les gens...

Et elle maintenant, de sa voix...

– Je t'en supplie, Clovis. Je t'en supplie.

... intacte, intouchée.

– Nous te paierons tes frais et une belle somme, une très belle somme, même si je sais que ce n'est pas la question.

Je répète la fin de sa phrase, « ce n'est pas la question », la murmure, puis me tais à nouveau.

Maintenant ils me fixent tous les deux, étrangement minuscules comme s'ils s'étaient métamorphosés en deux enfants affublés de vêtements d'adultes. Le père pose les mains sur ses genoux, et après un silence revient à son point de départ, au vieux militaire, à ce lieutenant de France passé de Saint-Cyr à cet emploi obscur de gardien de jardin public à son retour de la guerre, et qui y était demeuré durant trente années, et nullement en raison de la haine ou de la vengeance ou de « tout » ce qu'il s'était passé là-bas – de cela le père en a l'implacable conviction sans parvenir à s'en